

Guillaumin, Christine Delphy et Nicole-Claude Mathieu. Le discours critique de ces féministes matérialistes s'adresse plus spécifiquement au courant féministe de la différence français représenté par Julia Kristeva, Luce Irigaray et Hélène Cixous (123). Celles-ci avancent que les femmes n'ont pas leur place dans l'univers symbolique du langage. Irigaray revendique notamment que c'est à travers la jouissance et le corps que les femmes peuvent réellement s'affirmer contre le Logos masculin (128). En résumé, les matérialistes critiquent le féminisme de la différence sur quelques éléments. D'abord, elles déplorent le fait que les théoriciennes de la différence se définissent en fonction des hommes. Ensuite, elles rappellent que la différenciation est façonnée par une hiérarchisation des rapports sociaux. De plus, les matérialistes déplorent que la revendication de la différence endosse l'idéologie qui marque cette hiérarchie inégale (146).

Dans le chapitre cinq, sur la sexualité, la pornographie et le féminisme libertaire, l'auteure présente une perspective anti-essentialiste sur la question de l'éthique sexuelle (165). Jammal rappelle qu'une certaine frange du courant féministe libertaire plaide pour l'idée qu'il n'existe pas une forme de sexualité plus morale qu'une autre. En effet, ce courant défend une éthique sexuelle pluraliste qui respecte les choix individuels. Contrairement aux féministes culturalistes, les féministes libertaires pensent notamment que les rapports sexuels entre les femmes ne sont pas exempts de domination. Néanmoins, les féminismes libertaire et culturaliste se rejoignent sur l'idée que le privé au sens large peut devenir un espace pour contrer la morale dominante patriarcale.

En conclusion, pour les matérialistes, revendiquer des droits en tant que femmes n'a pas de sens, car « ce n'est pas le sexe qui crée le genre, mais le genre qui crée le sexe » (202). Jammal souligne le problème de l'identité sexuée qui n'est pas résolue chez les féministes matérialistes et qui ne permet pas de rompre avec l'idéologie patriarcale imposée depuis toutes ces années. Or, les féministes libertaires, comme les matérialistes, refusent une idée homogène des femmes. Les féministes culturalistes offrent pour leur part une interprétation beaucoup large sur le rapport à la vie privée et sur le développement d'une éthique relationnelle que la perspective de classe de sexe mise de l'avant par les matérialistes (208). Les culturalistes considèrent la notion d'interdépendance affective dans le processus de formation de l'identité féminine (208). L'un des aspects heuristiques fondamentaux des théories féministes culturalistes se retrouve donc dans la notion d'expérience des femmes, qui s'ancre notamment dans le rapport au corps (209). Les théories culturalistes ont permis aux féministes libertaires et noires de dépasser la notion d'identité générale propre aux femmes en la confrontant à leurs propres expériences (210). Jammal propose ainsi un résumé pertinent et un éclairage théorique sur les débats entourant le féminisme de la différence des décennies 1970–1990 aux États-Unis qui a encore un écho au sein des théories féministes contemporaines.

LÉA CLERMONT-DION *Université Laval*

The Tragedy of Social Democracy

Sirvan Karimi

Winnipeg: Fernwood Publishing, 2015, pp. 112.

doi:10.1017/S0008423916000597

As an *idea*, “social democracy” has had a long history. It emerged around twelfth century in feudal Europe and expressed the spirit of an era hungry for liberty and justice. All over Europe there was a “disposition on the part of the lower classes to assert... the integrity of their traditional rights (*consuetudines*), to resent abuse or deprivation of them and to demand justice” (JanesThompson, 1923, “The Development of the

Idea of Social Democracy and Social Justice in the Middle Ages,” *American Journal of Sociology*, 28 (5): 604). Ordinary people argued that the contractual nature of the relations between the nobility was valid between them and the nobility as well. The spirit was also expressed in the doctrine that an unjust government should not be obeyed. As such, it foreshadowed the modern doctrine that the government rests upon the consent of the governed (Thompson, 1923). By the latter half of the nineteenth century, however, social democracy had evolved to express the specific aspirations of many Westerners to replace capitalism with socialism. Sirvan Karimi’s *The Tragedy of Social Democracy* is the story of the vicissitudes of these aspirations since then.

The book depicts social democracy as having gone through three phases: the late-nineteenth and early-twentieth centuries reformist / revolutionary attempts at socialism, the 1930s to 1940s efforts aimed at stabilization of capitalism under the guise of Keynesianism, and the surrender to capitalism since the rise of neoliberalism in the 1970s. The key argument of the book is that “the seeds for the liberalization of social democracy and the progressive degeneration of its socialist principles were in fact contained within the womb of social democracy itself” (vi). It is divided into four chapters that elaborate on these ideas. Chapter 1 outlines the rise of socialism and the socialist debates that gave birth to the modern view of social democracy. The demand for social democracy is stated to have been a response to dislocations caused by industrialization and capitalist accumulation. The chapter discusses the key ideas of forerunners of socialism—Karl Marx, Noel Babeuf, and others—in this regard. Chapter 2 discusses the gradual ascendancy of reformist social democracy over its revolutionary counterpart during the 1930s. Reformist social democrats, the author indicates, believed that the massive crises of capitalism had rendered it amenable to regulation, especially of the Keynesian kind. A peaceful transformation of capitalism into socialism, *pace* the Russian revolutionaries of 1917, seemed possible. Thus, social democracy gradually transformed itself from a revolutionary agent to an accommodative partner.

Chapter 3 describes the adaptation of social democracy to the imperatives of neoliberalism. The economic crisis of the 1970s resulted in an aggressive reassertion of neoliberal economic principles, most of which were diametrically opposed to the social democratic ones. New social developments—such as segmentation of the traditional “working class,” the rise of identity politics and globalization—helped this process. Chapter 4 aims to provide a regenerative solution for a demoralized social-democratic movement. The solution suggested is basically one of uncompromising social-democratic confrontation with capitalism on a global scale. No more accommodation. The author, therefore, calls for a unification of social democrats around the world. In a way, the author replaces the Marxian call for unity of workers—“Workers of the world, unite”—with a call for unity of social democrats. The new slogan, the author seems to suggest, should be “Social democrats of the world, unite.” Karimi argues that the key task of this transnational force is to use democratic processes and ideals against capitalism, on which it depends for its survival.

The book is indeed a little shorter than it needs to be, given its challenging aim. However, what it lacks in length, it more than makes up for in clarity of argument, conciseness, sound methodology and substantive originality. Accounts provided of theoretical debates and historical events are lucid. As such, it offers a unique contribution to the discussions surrounding social democracy. Although it is very well researched, it could have benefited from additional sources on Marxist tradition and thought, such as Alvin W. Gouldner’s *The Two Marxisms* (1980) and Karl Korsch’s *Marxism and Philosophy* (1923). A reading of Emile Durkheim’s *Socialism and Saint-Simon* (1958) would have also further enriched the book’s discussion of French socialism in nineteenth century. A further key distinguishing characteristic of the book is its accessibility, which makes it

suitable for to a variety of readers. However, those interested in political theory would particularly benefit from it.

REZA BARMAKI *University of Toronto*

La Sociologie historique. Tradition, trajectoires et débats

Frédéric Guillaume Dufour

Presses de l'Université du Québec, collection Politeia,

Québec, 2015, 458 pages

doi:10.1017/S0008423916000718

Dans ce livre, Frédéric Guillaume Dufour démontre que la sociologie historique a dépassé les frontières de la sociologie en soi et est devenue un aspect important dans plusieurs disciplines, quoique sa motivation originale – de retourner à des questions historiques et de situer les faits sociaux dans leur contexte historique – est restée intacte et s'est développée davantage par l'intégration de questions soulevées par l'histoire mondiale. Cette récente évolution de la sociologie historique rend nécessaire l'ouvrage de Dufour : tant le lectorat initié que débutant en sociologie historique profitera de cet outil pour développer une réflexion évaluative sur ce qu'est le projet de recherche de la sociologie historique. Dufour nous donne une appréciation critique et compréhensive de la littérature et des plus récentes recherches en sociologie historique. Nous espérons que l'ouvrage puisse être traduit puisque le livre ne trouve pas d'équivalent dans la littérature anglophone. En français le livre donne, pour la première fois, un aperçu de la sociologie historique d'une manière englobante et non seulement centré sur un aspect ou une discipline en particulier. En plus, le livre fait l'effort d'inclure une discussion du contexte canadien.

Ce qui fait de ce livre une contribution unique est que deux approches généralement considérées comme opposées, le marxisme et l'approche wébérienne, sont traitées de manière plus ou moins égale. De plus, Dufour présente une argumentation convaincante quant à l'inclusion d'Adam Smith comme auteur central. Cette généalogie masculine de la sociologie historique n'empêche toutefois pas Dufour d'aborder une variété d'approches féministes lorsqu'il discute de questions concernant la famille, la propriété privée ou le développement de l'État. Outre cette réflexion, le livre introduit la problématique du développement et du sous-développement européens – enjeu fondateur de la sociologie historique, débutant avec le questionnement de Max Weber sur la relation entre le calvinisme et le développement du capitalisme. En contrepartie, Dufour souligne le fait que cette question doit maintenant être traitée en tenant compte du contexte colonial et de la formation des empires globaux. En fait, un argument central du livre est le fait que la sociologie historique doit s'ouvrir à l'histoire mondiale – l'idée qu'une compréhension de l'histoire centrée sur l'Europe n'est plus adéquate étant donné les avancées faites par l'analyse comparative des États et des sociétés à l'échelle globale. Ce qui distingue l'ouvrage est donc une vision pluraliste de la sociologie historique comme un « *carrefour* de trajectoires disciplinaires et antidisziplinaires en sciences sociales. Entendue dans son acception large, celle-ci est le lieu où convergent des chercheurs œuvrant en sociologie (politique et culturelle), en économie institutionnaliste, en politique comparée, en relations internationales, en anthropologie économique, et dans différentes branches de l'histoire sociale, démographique, économique, politique et des idées politiques » (3, italiques dans l'original).

Le premier chapitre nous explique comment la sociologie historique a réémergé en réaction à la sociologie fonctionnaliste de Talcott Parsons. Ce chapitre introduit les figures fondatrices de la sociologie historique contemporaine, telles que C. Wright